

» annuler tout ce qui précède d'un seul
 » mot, c'est que cette fameuse guerre,
 » cette audacieuse entreprise, je ne les
 » avais pas voulues; je n'avais pas eu
 » l'envie de me battre; Alexandre ne
 » l'avait pas davantage, mais une fois en
 » présence, les circonstances nous pou-
 » sèrent l'un sur l'autre: la fatalité fit le
 » reste.»

Et, après quelques momens d'un si-
 lence profond, et comme se réveillant,
 l'Empereur a repris « Et un Français a eu
 » en ses mains les destinées du monde!
 » S'il avait eu le jugement et l'âme à la
 » hauteur de sa situation, s'il eût été
 » bon Suédois, ainsi qu'il l'a prétendu,
 » il pouvait rétablir le lustre et la puis-
 » sance de sa nouvelle patrie, reprendre
 » la Finlande, être sur Pétersbourg avant
 » que j'eusse atteint Moscou. Mais il a
 » cédé à des ressentimens personnels, à
 » une sottise vanité, à de toutes petites pas-
 » sions. La tête lui a tourné, à lui, ancien
 » jacobin, de se voir recherché, encensé
 » par des légitimes; de se trouver face
 » à face, en conférence de politique et
 » d'amitié avec un Empereur de toutes
 » les Russies, qui ne lui épargnait au-
 » cunes cajoleries. On assure qu'il lui fut

» même insinué alors qu'il pouvait pré-
 » tendre à une de ses sœurs, en divorçant
 » d'avec sa femme; et, d'un autre côté,
 » un prince français lui écrivait qu'il se
 » plaisait à remarquer que le Béarn était
 » le berceau de leurs deux maisons!
 » B.....! *Sa maison!*...

» Dans son enivrement, il sacrifia sa
 » nouvelle patrie et l'ancienne, sa propre
 » gloire, sa véritable puissance, la cause
 » des peuples, le sort du monde! C'est
 » une faute qu'il paiera chèrement! A
 » peine il avait réussi dans ce qu'on at-
 » tendait de lui, qu'il a pu commencer
 » à le sentir: il s'est même, dit-on, re-
 » penti; mais il n'a pas encore expié. Il
 » est désormais le seul parvenu occupant
 » un trône; le scandale ne doit pas de-
 » meurer impuni, il serait d'un trop dan-
 » gereux exemple!.....»

Mardi 12.

L'Empereur a peu de confiance dans l'issue de
 1815. — Thémistocle. — A un moment la
 pensée, dans la crise de 1814, de rétablir
 lui-même les Bourbons. — Ouvrage du baron
 Fain sur la crise de 1814. — Abdication de
 Fontainebleau; particularités. — Traité de
 Fontainebleau, etc., etc.

L'Empereur revenant sur son appari-

tion de l'île d'Elbe et sa seconde chute à Waterloo, y a mêlé quelques paroles remarquables. « Il est sûr, disait-il, que dans ces circonstances je n'avais plus en moi le sentiment du succès définitif; ce n'était plus ma confiance première : soit que l'âge qui d'ordinaire favorise la fortune commençât à m'échapper, soit qu'à mes propres yeux, dans ma propre imagination, le merveilleux de ma carrière se trouvât entamé, toujours est-il certain que je sentais en moi qu'il me manquait quelque chose. Ce n'était plus cette fortune attachée à mes pas qui se plaisait à me combler, c'était le destin sévère auquel j'arrachais encore, comme par force, quelques faveurs, mais dont il se vengeait tout aussitôt; car il est remarquable que je n'ai pas eu alors un avantage, qu'il n'ait été immédiatement suivi d'un revers.

« J'ai traversé la France, été porté jusqu'à la capitale par l'élan des citoyens et au milieu des acclamations universelles; mais à peine étais-je dans Paris, que, comme par une espèce de magie, et sans aucun motif légitime,

» on a subitement reculé, on est devenu froid autour de moi.

» J'étais venu à bout de me ménager des raisons plausibles, d'obtenir un rapprochement sincère avec l'Autriche, je lui avais expédié des agens plus ou moins avoués*. Mais Murat se trouva là avec sa fatale levée de bouclier : on ne douta pas à Vienne que ce ne fût par mes ordres; et me mesurant à leur échelle, ils ne virent dans toute cette complication que finasserie de ma part, et ils ne s'occupèrent plus dès-lors qu'à contre-intriguer contre moi.

* Entre autres le baron de *Stassard*, dont le dévouement connu lui mérita la confiance d'être chargé par Napoléon d'aller négocier, au congrès de Vienne, le maintien de la paix de Paris; mais il ne put aller au-delà de Lintz : les plus ardens et les plus acharnés dans les cabinets alliés, ayant pris la précaution de faire consacrer en principe que toute communication serait absolument interdite avec Napoléon. Il fut pourtant communiqué indirectement à M. le baron de *Stassard*, que si Napoléon voulait abdiquer en faveur de son fils, avant toute hostilité, l'Autriche adopterait ce parti, pourvu toutefois encore que Napoléon se livrât à son beau-père, qui lui garantissait de nouveau la souveraineté de l'île d'Elbe, ou toute autre souveraineté analogue.

» Mon entrée en campagne avait été des
 » plus habiles et des plus heureuses, je de-
 » vais surprendre l'ennemi en détail; mais
 » voilà qu'un transfuge sort du rang de nos
 » généraux pour l'aller avertir à temps.

» Je gagne brillamment la bataille de
 » Ligni, mais mon lieutenant me prive
 » de ses fruits. Enfin je triomphe à Wa-
 » terloo même, et tombe au même ins-
 » tant dans l'abîme; et tous ces coups,
 » je dois le dire, me frappèrent beaucoup
 » plus qu'ils ne me surprirent. J'avais en
 » moi l'instinct d'une issue malheureuse,
 » non que cela ait influé en rien sur mes
 » déterminations et mes mesures assuré-
 » ment; mais toutefois j'en portais le
 » sentiment au-dedans de moi.»

Voici un trait qui confirme ces dispo-
 sitions intérieures et secrètes de Napo-
 léon; il est trop remarquable pour que
 je ne le consigne pas ici: L'Empereur,
 sur les bords de la Sambre, de grand
 matin et le temps très-frais, s'approcha
 du feu d'un bivouac, en compagnie de
 son seul aide-de-camp de service (le gé-
 néral C.....): une marmite bouillait;
 c'étaient des pommes de terre. Il s'en
 fit donner une et se mit à la manger mé-
 ditativement. En l'achevant il prononça,

non sans quelque tristesse apparente,
 plusieurs mots entrecoupés. «Après tout,
 » c'est bon, c'est supportable..... Avec
 » cela on pourrait vivre en tous lieux et
 » partout.... L'instant n'est peut-être pas
 » bien éloigné.... *Thémistocle!*...» et il
 se remit en route. Le général aide-de-
 camp, de la bouche même duquel je
 tiens cette circonstance depuis mon re-
 tour en Europe, m'ajoutait que si l'Em-
 pereur eût réussi, ces paroles eussent
 traversé sa pensée sans y laisser aucune
 trace, comme tant d'autres; mais qu'a-
 près sa catastrophe, et à la lecture sur-
 tout du mot *Thémistocle*, dans la fameuse
 lettre au Prince Régent, il avait été frappé
 du souvenir du bivouac de la Sambre,
 et que l'expression, l'attitude, l'accent
 de Napoléon, dans cette petite circon-
 stance, l'avaient plus que tourmenté pen-
 dant long-temps, et ne pouvaient lui
 sortir de l'esprit.

Au reste on se tromperait fort si l'on
 attribuait, en toute occasion, à Napo-
 léon autant de confiance intérieure qu'en
 annonçaient d'ordinaire ses actes et ses
 décisions. En quittant les Tuileries, au
 mois de janvier 1814, pour son immor-
 telle et malheureuse campagne des en-

virons de Paris, il partit l'âme contristée par les plus sinistres pressentimens; et ce qui prouve toute sa sagacité, c'est que dès-lors il était persuadé, ce que le gros du vulgaire autour de lui était bien loin de soupçonner, que s'il périssait, ce serait par les Bourbons. C'est ce qu'il laissa pénétrer à quelques confidens qui cherchaient vainement à le rassurer, lui représentant de bonne foi que tant de temps s'était écoulé qu'on ne s'en souvenait plus, qu'ils n'étaient pas connus de la génération présente. « Vous vous trompez, leur disait-il » toujours, c'est pourtant là qu'est le » vrai danger. » Aussi, immédiatement après cette belle allocution aux officiers réunis de la garde nationale, qui laissa de si vives impressions à tous ceux qui en furent les témoins, dans laquelle il leur dit entre autres choses. « Vous » m'avez élu, je suis votre ouvrage, c'est » à vous à me défendre. » Et qu'il termina leur présentant l'Impératrice d'une main, et le Roi de Rome de l'autre, disant : « Je pars pour aller combattre nos » ennemis; je laisse à votre garde ce que » j'ai de plus cher. » Au moment, dis-je, de quitter les Tuileries, pressentant

déjà dans cet instant décisif, des trahisons, des perfidies funestes, il résolut de s'assurer de la personne de celui-là même qui s'est trouvé en effet l'âme du complot qui l'a renversé. Il n'en fut empêché que par les représentations, et l'on pourrait même presque dire l'offre de garantie personnelle de quelques ministres, qui lui démontraient que le personnage suspecté était précisément celui qui devait le plus redouter les Bourbons. L'Empereur leur céda; mais tout en exprimant fortement qu'il était bien à craindre qu'eux et lui eussent à s'en repentir!!....

Voici encore une autre circonstance, peu connue je crois, mais bien précieuse et certaine, qui prouve combien les Bourbons, dans le fort de la crise, occupaient les pensées de Napoléon. Après l'échec de Brienne, l'évacuation de Troies, la retraite forcée sur la Seine, et les humiliantes conditions envoyées de Châtillon, qu'il repoussa généreusement, l'Empereur, enfermé avec quelqu'un et succombant à la vue du déluge de maux qui allait fondre sur la France, demeurait absorbé dans de tristes méditations, quand tout-à-coup il s'élança

de son siège, s'écriant avec chaleur :
 « Je possède peut-être encore un moyen
 » de sauver la France... Et si je rappe-
 » lais moi-même les Bourbons ! Il faut
 » drait bien que les alliés s'arrêtassent
 » devant eux, sous peine de honte et de
 » duplicité avouée, sous peine d'attester
 » qu'ils en veulent encore plus à notre
 » territoire qu'à ma personne. Je sacrifi-
 » fierais tout à la patrie ; je deviendrais
 » le médiateur entre le peuple français
 » et eux ; je les contraindrais d'accéder
 » aux lois nationales ; je leur ferais jurer
 » le pacte existant : ma gloire et mon
 » nom serviraient de garantie aux Fran-
 » çais. Quant à moi, j'ai assez régné, ma
 » carrière regorge de hauts faits et de
 » lustre ; et ce dernier ne serait pas le
 » moindre : ce serait m'élever encore que
 » de descendre de la sorte..... » Et
 après quelques momens d'un silence
 profond, il reprit douloureusement :
 « Mais une dynastie déjà expulsée par-
 » donne-t-elle jamais ?.... Au retour,
 » peut-elle rien oublier ?.... S'en fierait-
 » on à eux ?.... Et Fox aurait-il donc eu
 » raison dans sa fameuse maxime sur les
 » restaurations ?.... » Et abîmé dans ses
 anxiétés et sa douleur, il fut se jeter sur

un lit où on le réveilla précisément pour
 lui apprendre la marche de flanc de Blucher, qu'il épiait en secret depuis quel-
 que temps. Il se leva pour pousser ce
 nouveau jet de ressources, d'énergie et
 de gloire, qu'ont consacré à jamais les
 noms de Champ-Aubert, Montmirail,
 Château-Thierry, Vaux-Champ, Nangis,
 Montereau, Craone, etc. ; succès mer-
 veilleux qui consternèrent assez Alexan-
 dre et les Anglais, pour leur rendre un
 instant le désir de traiter ; et ces succès
 eussent pu, en effet, changer entière-
 ment la face des affaires, si, par une
 foule de fatalités, Napoléon n'eût été
 traversé par des contre-temps inouis,
 en dehors de toutes ses combinaisons,
 tels que les ordres essentiels qui n'arri-
 vèrent pas au Vice-Roi, la défection de
 Murat, la mollesse, l'incurie de certains
 chefs, enfin jusqu'aux succès mêmes,
 qui séparant l'Empereur d'Autriche, son
 beau-père, des autres souverains alliés
 beaucoup plus malveillans, laissèrent
 ceux-ci tout à fait libres d'amener seuls
 l'abdication de Fontainebleau, abdica-
 tion à jamais si fameuse dans l'histoire
 de nos destinées et de notre moralité.

O vous, penseurs philosophiques,

peintres du cœur humain, accourez à Fontainebleau! Venez assister à la chute du plus grand des monarques! Venez apprendre à connaître les hommes, à vous étonner de leur impudeur, à rougir de leur mobilité! Venez voir le haut entourage du héros malheureux; ceux qui demeureraient courbés sous la masse de ses bienfaits, sous le poids des honneurs et des richesses dont il les avait comblés! Venez les voir, sitôt que la fortune lui est contraire, l'abandonner, le trahir, essayer même de l'insulter peut-être!..... Venez voir le premier d'entre eux en rang, en faveur, en confiance, celui dont le grand prince avait vainement prétendu rehausser le moral et agrandir les sentimens en le qualifiant maintes fois de son compagnon et son ami, se placer sur la même ligne que le Mameluck, qui, plus excusable peut-être par les mœurs de son origine, trouvait tout simple que son maître étant tombé, il n'eût plus à le servir.

A Fontainebleau, la crise accomplie, et Napoléon engagé dans une conversation profonde, se présente à lui ce compagnon favori, pour demander la permission de se rendre à Paris, seulement

quelques instans, afin d'y arranger, dit-il, à la hâte quelques affaires, et revenir aussitôt auprès de l'Empereur pour ne le quitter jamais. Mais Napoléon savait lire dans les âmes, et le partant n'était pas encore hors de la chambre, qu'interrompant brusquement son sujet, l'Empereur dit à celui avec lequel il s'entretenait : « Vous voyez bien cet homme » qui sort; eh bien! il court se salir; et » quoi qu'il m'ait dit, il ne reparaitra pas » ici. » En effet, le déserteur courait aux rayons d'un soleil nouveau. A peine en eût-il ressenti la chaleur, qu'il renia son bienfaiteur, son ami, son maître!.... On l'a entendu, parlant de lui, l'appeler : *cet homme!!!* Et toutefois Napoléon condescendait tellement aux faiblesses humaines, était si fort au-dessus de tout ressentiment, si peu rancuneux, qu'à son retour, il témoigna du regret de ne pas voir l'ingrat, ajoutant en riant : « Le » vilain, il aura eu peur de moi; et il a » eu tort : je ne lui aurais infligé d'autre » punition que de se montrer à moi sous » ses nouveaux costumes : on assure qu'il » y est bien plus laid qu'à l'ordinaire. »

Et qui n'aurait pas à dévoiler des turpitudes particulières! Et moi aussi je

pourrais garantir celle d'un des personnages importans, qui s'étant fait remarquer par sa brutalité en revenant de Fontainebleau, se montra des plus empressés aux Tuileries lors du vingt mars. Il est vrai qu'il y parut fort décontenancé, se trouvant tout à fait à l'écart par l'isolement accidentel ou calculé dans lequel le laissait la distance de tous les autres. Un témoin de ses derniers torts, les noyant dans la joie commune, courut à lui pour le tirer d'embarras; et cette générosité lui coûta peu en cet instant.

Aux cœurs heureux les vertus sont faciles.

Mais c'est dans le *Manuscrit de 1814* qu'il faut lire et pressentir de si tristes et si douloureux détails *. On y appren-

* M. le baron *Fain*, premier secrétaire du cabinet, vient de publier un volume. (Paris, chez Bossange Frères), sous le titre de *Manuscrit de 1814*, sur les grandes circonstances de cette époque.

Il serait difficile de reproduire plus d'intérêt et de vie que n'en présente cette peinture d'événemens aussi importans et néanmoins aussi peu connus, surtout l'immortelle et courte campagne de 1814. C'est un épisode de véritables merveilles. Napoléon s'y montre cons-

dra..... Mais plutôt non, on n'y apprendra rien.... Les hommes, dans de telles circonstances, sont toujours les mêmes dans tous les pays, dans tous les temps, chez toutes les nations, le peuple des Cours surtout; et le camp de Napoléon avait eu le temps d'en devenir

tamment surnaturel dans les ressources de son génie, la trempe de son âme, la célérité de ses mouvemens, la constance de ses vues, la magnanimité de son audace, rien n'égale ses prodiges, si ce n'est l'ardeur infatigable d'une poignée de nos braves, qui devenus comme étrangers à tous les besoins de la nature, sans sommeil, sans nourriture, sans repos, semblent se multiplier devant des flots d'ennemis; sont toujours en marche, toujours aux prises et toujours victorieux.

M. le baron *Fain* nous a enrichis d'un tableau de juste orgueil national: la reconnaissance des citoyens lui est assurée.

Dans son récit de guerre, de confusion et de détresse; les nuances caractéristiques de l'âme et du cœur de Napoléon ressortent plus d'une fois avec éclat; et pour celui qui, comme moi, s'est spécialement occupé de ce dernier objet, il est doux assurément, en même temps qu'il doit être remarquable pour tous les lecteurs, de considérer quelle concordance, à cet égard, se rencontre dans des narrateurs tout à fait étrangers l'un à l'autre, et qui s'expriment sur des temps et des circonstances aussi différentes.

me. Toutefois l'histoire fera justice..... Et qu'ils ne viennent pas nous dire que le bien-être de la patrie, son salut, ses intérêts, dictèrent leur conduite. La patrie, pour eux, fut dans le maintien de leurs honneurs, la garantie de leurs richesses, la jouissance paisible de tous les biens acquis; je le repète, l'histoire fera justice. Je dis l'histoire, et non pas nous; car la masse de la société, celle des contemporains, n'a pas su mériter même ce triste honneur! Où a été notre indignation? Où se sont montrés nos dégoûts authentiques, solennels?... Et qu'il soit bien entendu qu'en tout ceci la politique n'a rien à faire: il n'est nullement question de la cause qu'on soutenait, mais seulement de la morale qu'on a professée. Et qu'on ne pense pas que ma misanthropie chagrine ait pour but de porter le découragement dans les âmes, et de conclure par la proscription de toute notre espèce; non, je sais que le temps des grandes épreuves est aussi celui des grands extrêmes, et que c'est à côté des plus viles passions que vient à briller l'héroïsme des plus nobles vertus. Aussi, honneur à ces vieilles bandes dont les larmes amères

garantirent la douleur profonde! Honneur à ces innombrables officiers subalternes, qui n'eussent attendu qu'un mot pour répandre tout leur sang! Honneur à ces populations des campagnes, qui, dans leur misère affreuse, accouraient sur les routes pour porter à nos soldats leur dernier morceau de pain, dont elles se privaient pour les aider à sauver la patrie! Honneur à cette foule de sentimens généreux qui éclatèrent parmi les citoyens de toutes les classes, de tous les sexes, de tous les âges! Si, d'un côté, le cœur se soulève d'indignation, de l'autre, il est délicieusement ému!...

L'Empereur a dicté à Sainte-Hélène l'époque de Fontainebleau et le voyage à l'île d'Elbe: ma mémoire ne me permettrait pas d'oser en rien citer; je n'en ai point pris de note; j'avais pour règle, afin d'abrégier mon propre travail, de ne m'arrêter sur aucun des objets dictés à d'autres, sachant qu'ils demeuraient assurés. Nous jouirons, d'ailleurs, avec le temps, de la publication de ce récit: je ne donnerai donc ici que quelques détails que je suppose ne devoir pas s'y trouver, et que j'ai recueillis des

conversations de Napoléon, ou d'autres sources incontestables.

Dès que les désastres de 1814 furent prononcés, que le péril devint imminent, depuis surtout l'entrée des alliés à Paris, beaucoup de généraux furent ébranlés; ceux chez qui l'égoïsme l'emporta sur la patrie, ceux qui préféraient les jouissances au devoir, à l'honneur, à la gloire, poussèrent dès-lors à la catastrophe, au lieu de chercher à la combattre. Les premiers chefs se hasardèrent à conseiller l'abdication; ils la montrèrent comme indispensable; quelques-uns furent même jusqu'à laisser entrevoir à l'Empereur qu'ils ne répondraient pas du mécontentement ni de la fureur de leurs soldats contre lui; « tandis qu'au contraire, nous disait Napoléon, leur affection était telle et le dévouement des officiers si exalté, que si à mon tour je leur eusse fait connaître les machinations qui se tramaient, j'aurais certainement mis en péril les coupables; il m'eût suffi d'un mot pour les faire mettre en pièces. » En effet, l'Empereur ordonna une revue : les acclamations des soldats furent universelles; et

comme si l'infortune le leur eût rendu plus cher, jamais leur amour ne se montra davantage. « Et l'identité de ces braves avec moi, disait Napoléon, notre sympathie étaient telles, qu'il n'en pouvait guère être autrement : je n'en avais jamais douté. »

Dans cette extrémité, l'Empereur médite profondément sur ce qui lui demeure à faire. Il lui restait de quarante à cinquante mille soldats, les meilleurs, les plus dévoués de l'univers; il pouvait à son gré maîtriser les généraux infidèles, ou les expulser sans inconvénient. Dans cet état de choses, trois partis se présentaient à son esprit.

Le premier était de rentrer à Paris; car il ne pensait pas qu'il existât un général assez hardi sur la terre pour oser le combattre, avec cette immense capitale sur ses derrières, « Toute sa population n'eût pas manqué de s'insurger à ma voix, disait l'Empereur, je m'y serais subitement recruté de cent ou deux cent mille hommes; mais les alliés, en se retirant, eussent pu brûler Paris; et ce désastre eût été considéré comme mon ouvrage. Ce n'est pas que l'incendie de Paris n'eût pu devenir au

» fond le salut de la France ; comme
 » l'incendie de Moscou avait été celui de
 » la Russie ; mais il est de tels sacrifices,
 » qu'il n'appartient qu'aux intéressés
 » seuls de les exécuter.»

Le second parti était de gagner l'Italie, et de se joindre au Vice-Roi : « Mais » c'était, disait Napoléon, celui du désespoir, sans un résultat analogue. Ce théâtre était si éloigné, que les esprits eussent eu le temps de se refroidir ; et » puis ce n'eût plus été la France ; or ce sol sacré pouvait seul, sous nos pieds, » nous porter aux prodiges devenus indispensables. »

Aucun des deux premiers partis n'était praticable ; restait le troisième, qui consistait à se tenir sur la défensive, à disputer le terrain pied à pied, et entretenir la guerre jusqu'à des chances nouvelles. L'engouement qu'avaient pu créer les alliés se dissiperait bientôt, les maux qu'ils allaient faire peser ne tarderaient pas à leur attirer l'exécration universelle, la ferveur nationale se réveillerait et les alliés pouvaient encore trouver leur tombeau sur le sol qu'ils avaient osé violer. Mais cela devait nécessairement être long, et en somme,

les succès étaient douteux, ou du moins éloignés, tandis que la souffrance des peuples serait certaine, immédiate, incalculable. La grande âme de Napoléon s'en émeut, et il se décide à l'abdication.

Toutefois il dépêche à Alexandre le duc de Vicence et une députation de maréchaux, dans lesquels il comprend le duc de Raguse, un de ceux qu'il chérit davantage. Ils étaient chargés d'offrir l'abdication de Napoléon en faveur de son fils. L'Empereur espérait par là faire encore quelque chose pour la France ; ménager son indépendance, et assurer la durée de ses institutions. Alexandre, qui déjà depuis plusieurs jours avait donné une déclaration publique par laquelle il annonçait ne vouloir plus traiter avec Napoléon ni avec aucun des membres de sa famille, fit néanmoins débattre la chose contradictoirement avec le parti du Sénat qui avait prononcé la déchéance. Les maréchaux parlaient vivement et au nom de toute l'armée. Alexandre en était ébranlé, et le parti de la régence semblait devoir l'emporter, quand arrive la nouvelle de la défection du duc de Raguse, qui raffermi aussitôt

Alexandre dans sa détermination antérieure. Cette circonstance nouvelle devient un trait de lumière à ses yeux; l'armée n'est donc pas unanime? et dès lors, écartant tout ménagement, il se prononce inflexible. Dans cet état de choses on revient vers Napoléon, on l'entoure, on le presse, on le harasse pour son abdication pure et simple. Il cède, non sans de grands combats intérieurs, et la dicte en ces termes :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'Empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'Empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce pour lui et ses héritiers, aux trônes de France et d'Italie, parce qu'il n'est aucun sacrifice personnel, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire à l'intérêt de la France. »

Cette déclaration, que les alliés étaient loin d'attendre aussi complète, aplanit tout, et les maréchaux reviennent auprès de Napoléon avec ce qu'on a appelé le traité de Fontainebleau, qu'on va trouver quelques pages plus bas.

Je lis dans le manuscrit de 1814, de M. le baron Fain, l'entière explication

de certaines paroles de l'Empereur, que j'avais transcrites dans le temps sans les comprendre précisément. On trouve, vol. 5 du Mémoire, page 406, que l'Empereur, parlant du traité de Fontainebleau, dit : « Je ne veux point de ce traité, je le renie, je suis loin de m'en vanter, j'en rougis plutôt; on l'a discuté pour moi contre mon gré, etc. » Et dans un autre endroit : « Quand on connaîtra toute l'histoire des événements de Fontainebleau, on aura lieu de s'étonner beaucoup. » C'est qu'en effet Napoléon ne voulait pas de ce traité, nous apprend le Manuscrit de 1814. On eut toutes les peines du monde à le lui faire ratifier; on ne l'obtint qu'en alléguant de grandes vues publiques : il lui paraissait humiliant et tout à fait inutile. Survivant à tant de grandeurs, il lui suffisait de vivre désormais en simple particulier : il avait honte qu'un si grand sacrifice, offert à la paix du monde, se trouvât mêlé à des arrangements pécuniaires. « A quoi bon un traité, » disait-il, puisqu'on ne veut pas régler avec moi ce qui concerne les intérêts de la France? Du moment où il ne s'agit plus que de ma personne, il n'y

» a pas de traité à faire... Je suis vaincu,
 » je cède au sort des armes; seulement
 » je demande à n'être pas prisonnier de
 » guerre, et pour me l'accorder un simple
 » cartel doit suffire !..... »

Vainement cherchait-on à le ramener sur sa situation personnelle, son existence, ses besoins à venir. On l'entendit, à cet égard, conclure énergiquement :
 « Et que m'importe ! un petit écu par jour et un cheval, voilà tout ce qui m'est nécessaire. »

Je puis assurer, de mon côté, que l'Empereur regrettait infiniment d'avoir sanctionné ce traité; et ce n'était pas la seule décision de l'époque qui pesât sur sa pensée. Il regrettait fort aussi, lors de sa position à Saint-Dizier et Doulevant, d'avoir cédé aux diverses considérations dont il se trouvait entouré, aux nombreuses suggestions dont il se vit assailli, lesquelles le ramenèrent contre son gré sur Paris. « Je manquai de caractère, disait-il; je devais poursuivre imperturbablement toute ma pensée, continuer vers le Rhin, me renforçant de toutes mes garnisons, m'entourant de toutes les populations insurgées; j'eusse en bientôt une ar-

» mée immense : Murat me serait aussi
 » tôt revenu; et lui et le Vice-Roi eussent
 » été me donner Vienne, si les alliés eussent osé me prendre Paris. Mais non, les ennemis eussent frémi bien plutôt du péril où ils se trouvaient engagés, et les souverains alliés eussent reçu comme une grâce, que je leur eusse accordé leur retraite; et là se fût éteint tout à fait le volcan des étrangers contre nous. On eût conclu la paix, et on l'eût observée sincèrement. Chacun demeurait si fatigué ! On avait tant de blessures à soigner !... On ne se fût plus, au dehors, occupé d'autre chose; quant au dedans, un tel dénouement détruisait à jamais toutes les illusions, toutes les malveillances, et faisait pour toujours toutes les opinions, toutes les vues, tous les intérêts. Je me raseyais triomphant, entouré de mes invincibles bandes. Les populations héroïques et fidèles eussent servi de diapason à celles qui avaient chancelé, ceux qui avaient tant montré le besoin du repos, en eussent été prendre; une génération nouvelle de chefs eût retrempe notre existence; nous ne nous serions plus occupés que du bonheur